



Aide Fraternelle Salvatorienne

C'EST POUR CETTE RAISON QUE VOUS LE FAITES ! QUARANTE ANS DE TRAVAIL DANS L'INTERNAT DE GARÇONS EN INDONESIE !

De toute évidence, Sœur Margarita Jonkman (Margarita signifie 'perle' !) s'est toujours très bien débrouillée pendant les quarante années qu'elle a passées à vivre et travailler pour ses garçons à l'internat St. Yan à Probolinggo (Indonésie). Nous lui avons demandé de nous raconter quelque peu sa vie sur place.

Sœur Margarita, comment tout cela a-t-il commencé ?

Pour moi, dès le début, cela coulait de source que j'irais travailler comme missionnaire en Indonésie. Certes, le fait que j'y travaillerais dans le domaine de l'éducation était moins évident, mais cela m'intéressait quand même. Si vous voulez vous occuper d'enfants et de jeunes, vous devez surtout les aimer vraiment beaucoup. Pour une éducatrice, c'est absolument fondamental. En effet, vous devez être pour eux à la fois un père et une mère. Vous êtes inévitablement touché de voir qu'en comparaison d'autres enfants, leurs chances dans la vie sont d'office limitées. Vous le faites pour eux. Mais ce n'est pas toujours facile. Les journées sont stressantes et dans un internat, vous n'avez jamais un seul jour de congé !

Vos enfants vivent donc dans des conditions particulières ?

Oui, bien entendu. La plupart d'entre eux sont orphelins, d'autres sont issus de familles monoparentales. Beaucoup

de parents se sont séparés, mais le plus souvent, ils n'ont pas officiellement divorcé. Il y a encore pas mal de problèmes sociaux. Du coup, les parents ne savent pas où placer leur(s) enfant(s) et s'adressent donc aux Sœurs.

Alors, vous voilà avec un tel enfant sur les bras et vous pensez : 'Jésus de Nazareth a dit : « Quiconque accueille un de ces enfants en mon nom, c'est Moi qu'il accueille. » Donc, vous dites : 'Mon cher enfant, tu es en train de grandir et tu as donc aussi droit à un avenir ! Je vais m'occuper de toi ! »

Soucieuse de connaître la situation du couple et de la famille, j'allais leur rendre visite, le plus souvent en matinée, lorsque les enfants étaient à l'école, et de manière impromptue, pour qu'ils ne puissent pas s'y préparer. D'emblée, je pouvais alors me faire intuitivement une idée des conditions de vie du couple et de la famille. Je m'y rendais toujours seule aussi : je ne voulais quand même pas mettre les gens dans l'embarras parce qu'ils n'avaient qu'une seule chaise. Mais j'examinais d'abord attentivement cette chaise ; j'avais une fois accroché ma robe à un clou qui dépassait. Avec mon mouchoir, j'essuyais d'abord la chaise avant de m'asseoir ; le plus souvent, elle n'était pas très propre. La plupart des parents n'ont jamais fréquenté l'école eux-mêmes. Je m'occupais de beaucoup d'enfants dont le père avait loué un betjak. Un betjak est un vélo sur lequel deux personnes peuvent prendre place à l'avant. En conduisant ce genre de taxi collectif, vous pouvez gagner un peu d'argent. Comme ils sont illettrés, les hommes peuvent difficilement décrocher un autre emploi. Beaucoup d'entre eux n'ont pas non plus envie de travailler et leurs femmes doivent donc se débrouiller pour trouver de quoi nourrir la famille. A l'école, nous avons des garçons et filles qui ont encore un foyer, mais auxquels nous devons fournir le minerval, l'uniforme, les chaussures et la nourriture.



Bienvenue, Sœur Margarita !

Parlez-nous un peu de la vie à l'internat St. Yan.

Nous avons exclusivement des garçons. En juin 1953, je suis arrivée à l'internat avec environ 80 garçons. Quarante ans plus tard, ils étaient 130. Ils vivaient répartis en catégories d'âge : enfants de maternelle, élèves de primaire et jeunes fréquentant la section technique ou l'école ménagère. Les écoles se trouvaient à proximité. Les horaires des cours étaient très variables parce que la plupart des locaux faisaient l'objet d'un usage double voire triple. Ici, le jour se lève tôt. A cinq heures du matin, j'allais réveiller les enfants parce que les premiers devaient déjà être à l'école à six heures et demie. Chacun faisait lui-même son lit. Le matelas devait être retourné afin de lutter contre les parasites. Le plus grand fléau, c'était toujours les punaises que les enfants ramenaient de la maison, après le week-end. Il y avait une tournante pour l'exécution des différentes tâches : ranger, nettoyer, mettre la table, distribuer les repas et les boissons, faire la vaisselle. Egalement le soir ; c'est seulement à midi que quelques dames venaient les aider. Chaque fois d'un groupe d'âge revenait de l'école, c'était le passage obligé aux douches. Parfois, je devais vérifier qu'ils y aillent bien tous, parce que les garçons de l'école primaire préféraient jouer que de se doucher. A table, je faisais s'asseoir les plus mal élevés près de moi. Dans l'après-midi, ils avaient l'occasion de se reposer et de faire la sieste. Ensuite venait l'heure de l'étude et des devoirs, entrecoupée de moments de détente. Les enfants s'entendaient toujours bien et pouvaient se défouler. Evidemment, il est très important de structurer la vie de l'internat, mais il ne faut pas non plus être trop sévère. Les enfants et les jeunes doivent s'y sentir à l'aise.



Le réfectoire de l'internat

Avez-vous aussi vécu des expériences moins agréables ?

Il n'y a jamais eu d'accident grave avec les enfants. J'étais

terrifiée à l'idée de ce risque. Vous devez savoir que vous portez une lourde responsabilité. Ainsi par exemple, je me suis une fois mise méchamment en colère contre quelques garçons qui roulaient à quatre sur un seul vélo de l'internat. Nous n'avions que deux vélos à l'internat. De plus, peu de temps auparavant, il y avait eu un accident dans le voisinage, où un jeune s'était mortellement blessé. Comme le garçon portait un uniforme avec le logo de l'école, on a cru que c'était un des nôtres. J'ai été appelée à la morgue, mais le garçon était méconnaissable. Il y avait aussi là un homme qui ne savait pas si c'était son fils. Nos garçons portent un numéro dans l'ourlet du pantalon. Or, il n'y avait pas de numéro. Lorsque je l'ai dit à cet homme, il a été très effrayé. Finalement, il s'est rendu compte que



Une visite dans le voisinage

c'était son propre fils. J'étais soulagée quelque part, j'en avais la chair de poule ; mais je me retrouvais aussi face à cet homme. Le soir à l'internat, j'ai raconté l'incident et fait comprendre aux garçons les conséquences possibles d'une conduite irresponsable. Mon discours a fait de l'effet, de toute évidence. Quelques mois plus tard, j'ai dû malgré tout en punir à nouveau quelques-uns, parce qu'ils roulaient à quatre sur le vélo. Par ailleurs, je me suis quand même sentie ridicule, quelques fois, à leur en vouloir d'abuser de ma bonté. Dans pareil cas, vous vous sentez doublement mal. Un jour, j'avais refusé à quelqu'un d'aller consulter le médecin parce qu'il m'avait déjà trompée à plusieurs reprises. Et qu'est-il arrivé alors ? Le brave homme est mort deux jours plus tard. Cela vous donne un sentiment bizarre, vous savez ! Je vous l'assure.

Votre travail à l'internat vous a-t-il fondamentalement transformée, au niveau humain ?

Oh, je n'oserais pas prétendre ça. Peut-être suis-je devenue plus ferme, au fil des années. J'ai gagné en courage et en audace. Lorsque vous faites face à l'injustice, vous vous endurcissez. Pour illustrer cela, je vais vous raconter l'exemple suivant. Un jour, une femme relativement âgée vient me quémander de l'argent.

Selon elle, sa belle-fille doit se rendre à l'hôpital pour accoucher. La superbe clinique privée près de chez elle est réservée aux gens fortunés. Je lui dis : « Va donc à la maternité publique. » A cela, elle me répond : « Le bébé est déjà né et il est mort. » Je pense d'abord qu'une fois de plus, quelqu'un tente de m'extorquer de l'argent. Je décide donc de me rendre à vélo auprès de la belle-fille. La jeune mère est allongée dans la petite chambre. A ses pieds sont assis deux enfants de deux et quatre ans, pleurant à chaudes larmes, et entre ses jambes se trouve effectivement le bébé mort né. J'en ai la frayeur de ma vie. Furieuse, je cours jusqu'à la clinique voisine très chic pour leur faire la leçon : « Voulez-vous, s'il vous plaît, admettre Madame Hortono. Le bébé est mort né et le placenta ne s'est pas encore décollé. » Réaction du personnel médical : « Mais nous lui avons bien dit qu'elle devait se rendre à l'hôpital public. » Je leur rétorque : « Voulez-vous aller la chercher tout de suite et la soigner, avant qu'elle ne meure. Je ne vous le dirai pas deux fois ! Tout de suite ! Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je viendrai payer les frais ce soir. Tout de suite ! Sinon, j'appelle la police ! » Du coup, tout devient possible ! Ils vont chercher la jeune femme et lui sauvent la vie. Grâce à mon comportement vilain.

travail par la suite, parce qu'ils y ont reçu une bonne formation et éducation.

Nous avons aussi reçu beaucoup de gratitude en retour, de leur part. Et puis je repense à ce garçon qui était si myope et qui a quand même fini par recevoir une bonne paire de lunettes. Maintenant, il est devenu prédicateur dans l'église protestante. Un autre garçon était jadis extraordinairement créatif. A présent, il emploie lui-même 90 personnes dans son entreprise. Un garçon



Moment convivial avec d'autres Sœurs



Le dortoir de 64 lits

Sœur Margarita, lorsque vous repensez à cette époque passée à l'internat St. Yan, quel sentiment en gardez-vous ?

Un grand sentiment de bonheur et de gratitude. Nous sommes convaincus que beaucoup d'enfants de notre école et de notre internat ont trouvé rapidement du

discret est devenu plus tard médecin. Durant son temps libre, il vient travailler gratuitement ici. Un autre a fait les beaux-arts et expose désormais souvent à l'étranger. A chaque fois qu'il vend une toile, il m'envoie un message. Et chaque année à Noël, nous recevons des cadeaux en nature de la part de nos anciens internes. Je trouve cela quand même magnifique que malgré leur réussite, ils n'aient pas oublié l'internat. Bien entendu, tous les enfants ne s'en sont pas sortis aussi brillamment. Il y en a aussi qui ont échoué ou reçu trop peu de soutien. Mais la plupart des garçons ont réussi à se construire une vie positive. Je suis heureuse d'avoir pu y contribuer modestement, à ma façon. C'est chouette pour moi d'avoir pu faire ça et d'avoir pu offrir à ces enfants quelque chose d'utile pour leur avenir. Mais je tiens à rajouter immédiatement ceci : « Tout cela est seulement possible grâce au soutien et à l'aide de nombreuses personnes, certainement aussi chez nous, aux Pays-Bas ; il est bien connu que notre pays a toujours eu beaucoup de sympathie pour l'Indonésie. Merci de cœur ! »

Sœur Margarita, nous tenons à vous remercier de tout ce que vous avez raconté si spontanément sur votre travail en faveur des enfants et jeunes à Probolinggo ! Nous vous promettons qu'à l'avenir, vos consœurs et vous pourrez toujours compter sur notre soutien financier.

«Si à l'école, vous voulez apprendre quelque chose au petit Jean, apprenez d'abord à le connaître.»
(Proverbe grec)

«Si à l'école, vous voulez apprendre quelque chose à Juan, donnez-lui d'abord à manger.» (Sœur Truda)

Dans la capitale de Bogotà (Colombie) avec ses huit millions d'habitants, nous travaillons en collaboration avec la fondation 'Fe y Alegria' (Foi et Allégresse), une organisation active dans presque tous les pays d'Amérique latine. L'objectif est de permettre aux enfants et jeunes d'avoir accès à un enseignement solide et de les intégrer dans la vie communautaire et sociale. Lorsqu'ils apprennent à prendre des responsabilités, ils peuvent saisir des opportunités au profit d'eux-mêmes et de leurs communautés de base. C'est ici qu'ils construisent leur avenir. Notre école se trouve en montagne (à 2650 mètres d'altitude), en dehors du centre de la capitale. En journée, la température ne dépasse pas 15 °C. Nos Sœurs y ont commencé en 1973 à organiser à petite échelle un enseignement maternel et primaire par petits groupes dans les maisonnettes des familles. La population a fortement augmenté (mais, avec elle, aussi la pauvreté), à cause du chômage et de la fuite obligée face à la violence ambiante. Après des travaux de construction assez conséquents, nous accueillons désormais 3000 élèves. Le Ministère de l'Education nationale paie les enseignants. Le reste, nous

devons le prendre en charge nous-mêmes, parce que nous ne pouvons rien attendre des familles. Elles n'ont rien. Le problème majeur auquel nous sommes confrontés n'est pas le manque de matériel pédagogique. Notre école doit surtout résoudre le problème de la famine. 15 % des enfants sont sous-alimentés et le pourcentage grimpe encore avec l'âge. Ces jeunes ne peuvent pas fréquenter l'école parce qu'ils souffrent d'anémie. Dans notre école, nous tentons de prévoir un repas chaud pour tous les enfants. Mais actuellement, nous arrivons seulement à donner un repas chaud à un quart d'entre eux. **Nous aimerions bien pouvoir nourrir tous les enfants, mais nous n'en avons pas les moyens. C'est pourquoi je me permets de faire appel à votre générosité. Je me réjouis de pouvoir m'adresser à l'Action Salvatorienne et je tiens à remercier, par leur intermédiaire, tous les donateurs qui soutiennent notre travail en faveur de la jeunesse sur la montagne près de Bogotà.**

Salutations fraternelles de mes consœurs, des enfants, familles et surtout de moi-même. De tout cœur.

Sœur Truda Beliën

Si vous souhaitez soutenir le travail de Sœur Truda, merci de mentionner le numéro suivant lors de votre versement : *006/0603/00019*

Si les dons que vous faites à l'Aide Fraternelle Salvatorienne au cours d'une même année égalent ou dépassent le total de € 30, - ils peuvent être déduits, selon la loi, de vos revenus imposables Notre secrétariat vous enverra automatiquement l'attestation requise à cet effet au début de l'année prochaine. Si vous indiquez la communication structurée indiquée sur le virement en annexe, votre don sera automatiquement **alloué aux projets présentés dans ce bulletin**. Si votre don est destiné à une personne bien précise, veuillez indiquer le nom ou le numéro (communication structurée) de ce bénéficiaire. Si vous n'en connaissez pas le numéro, veuillez prendre contact avec notre secrétariat. Ce faisant, vous faciliterez notre travail ! Merci !

Avez-vous déjà pensé à citer l'Aide Fraternelle Salvatorienne comme cohéritière dans votre testament ? De cette manière vous assurez un appui sérieux aux populations déshéritées et aux missionnaires dans les pays du Sud.

Pour cela, il suffit d'inclure dans votre testament une phrase comme : « A l'Aide Fraternelle Salvatorienne a.s.b.l., 't Lo 47 à 3930 – Hamont, je lègue la somme de € ... ».

L'Aide Fraternelle Salvatorienne est une des 46 organisations qui, ensemble, ont lancé la campagne 'testament.be'. Pour de plus amples informations, contactez www.testament.be

Voulez vous donner **un caractère personnel** à votre aide et connaître l'usage qui en est fait ? C'est votre droit. Adressez-vous alors à notre service parrainage. Nous vous suggérons alors **d'adopter financièrement un enfant** dans un pays en développement. Vous recevez le nom et une photo du filleul(e) et l'adresse du missionnaire en contact avec lui. Vous pouvez ainsi vous mettre en rapport avec l'enfant et sa famille. Nous sommes conscients du danger du mauvais usage fait de votre appui. C'est pourquoi l'action est tenue en main localement par un missionnaire ou un coopérant (m/f) que nous connaissons personnellement et pour qui nous nous portons garant. Si vous êtes intéressé par cette action, demandez de plus amples renseignements.

Si vous changez d'adresse et si vous désirez continuer à recevoir notre périodique, veuillez nous communiquer votre nouvelle adresse.

Colophon

Rédaction : P. Kris Monnissen
Composition et mise en page :

P. Paul Frederix

Photos : Aide Fraternelle Salvatorienne

Imprimerie : Tony Boonen, Hamont

Aide Fraternelle Salvatorienne
't Lo 47
3930 Hamont

Approbation ecclésiastique

e-mail : info@salvatorhulp.org
website : www.salvatorhulp.org
Tél.: 011-44 58 21
Fax: 011- 44 73 93
ING: 335-0440152-12